

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Un nouveau commentaire des "Fleurs du Mal"
de R.-B. Chérix

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 106-107

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Un nouveau commentaire des " Fleurs du Mal " *

« Pour aborder les œuvres d'art, rien n'est pire que la critique : l'amour seul peut les saisir, les garder, être juste envers elles. »

C'est à cette phrase de Rainer Maria Rilke que nous pensions tout au long de ce grand ouvrage, mais sans acrimonie, car l'œuvre dément agréablement son sous-titre. M. Chérix a trop fréquenté Baudelaire — et depuis trop longtemps — il l'a surtout trop aimé pour ne pas échapper à une fâcheuse définition de la critique : nous aurions fort mauvaise grâce à lui en vouloir, quand cet amour est éclairé. A nous maintenant de ne pas oublier ce mot de Rilke en ces quelques lignes de présentation. L'auteur, qui est loin d'être un inconnu dans notre pays, a voulu reconnaître les liens qui l'unissent à la Maison de l'Abbaye dans l'aimable dédicace qu'il a inscrite de sa main en tête de l'exemplaire remis à Son Excellence.

La première richesse de ce livre est de sources et de références. « Notre travail s'est appliqué à éclairer le texte en recourant aux lumières de tous. » C'est déjà un grand mérite de modestie et l'œuvre d'une vie que d'avoir rassemblé patiemment et judicieusement trié tout ce qui s'est dit de valable en la matière. Cette opération de débarrasser et de situation fait de cet ouvrage une véritable somme de l'exégèse baudelairienne, qui seule lui mériterait déjà toute notre attention.

Pourtant, une simple compilation de renseignements même précieux nous aurait laissés sur notre soif : on attendait autre chose, fût-ce d'un essai, et ce n'était pas en vain. L'auteur d'un commentaire, même s'il tend à disparaître derrière une exégèse objective, ne peut faire, et c'est tant mieux, qu'il n'ait un point de vision propre. Nous nous arrêterons à celui qui nous semble capital, sa théorie du symbolisme : car il importait, quand on a affaire à un poète, au prince des poètes, de préciser cette indispensable notion, qui met en évidence les rapports métaphysiques de l'homme avec l'univers et avec Dieu. Le Baudelaire « chrétien » de Chérix est certes plus solidement

* R.-B. Chérix : *Commentaire des « Fleurs du Mal »*, Essai d'une critique intégrale, Pierre Cailler, éditeur, Genève.

étayé que celui de Fumet, par exemple, mais est-ce généreuse sympathie ? l'auteur n'a-t-il pas omis de souligner la tentation du surhomme, lancinante chez Baudelaire, et qui crée un champ d'énergie qu'on pourrait appeler « wagnérien » ? Il semble bien qu'un symbolisme plus nuancé et diversement orienté, tel que celui de Michel Carrouges, donnerait à bon droit un son plus faustien à certains poèmes.

M. Chérix ne peut faire — nous l'avons relevé plus haut — qu'il ne perçoive chez son auteur des intentions que d'autres, et peut-être Baudelaire lui-même, n'y ont pas perçues ; mais on peut aussi discuter (quel beau sujet !) sa conception toute platonicienne du symbolisme, qu'indiquent assez les références, au commentaire des « Correspondances » : il en est appelé, entre autres moins nombreux, à Platon, Plotin, Denys l'Aréopagite, Hugues de St-Victor et Joseph de Maistre. En gauchissant le symbolisme baudelairien dans un sens uniquement platonicien, ne va-t-on pas simplifier par le fait même la correspondance entre les hommes et Dieu : cela ne se peut qu'aux dépens du climat chrétien de tentation et de conversion, et Baudelaire était pécheur, et pécheur conscient.

L'ordre adopté pour la suite des poèmes s'écarte de toutes les éditions parues jusqu'ici, et notamment de von Bever. Disons tout de suite que la construction de M. Chérix a plus de bonheur que celle de Théophile Gautier, mais elle comporte, comme elle, une part inévitable de divination et aussi d'arbitraire, et nous savons gré à l'auteur de n'en avoir pas été dupe, en s'efforçant de la réduire au minimum. Pour des raisons pratiques (et scolaires), nous aurions préféré l'ordre de l'édition de 1861, sauf à ajouter les poèmes qui n'y figuraient pas, et à les commenter ; ou tout au moins qu'une annotation spéciale permît de nous y référer.

Mais c'est là question secondaire. Ce qui est autrement important, c'est que le commentaire, malgré une étonnante érudition et un parti-pris d'amitié, reste discret (pourquoi ne pas étoffer ce merveilleux thème des saisons ?) et sans pédanterie. L'ouvrage, fort bien présenté, se lit agréablement et permet une intelligence saisissante de l'œuvre de Baudelaire. Et ce n'est pas, je pense, le moindre compliment que nous puissions faire à l'auteur : celui d'avoir servi un poète, et non de s'être servi de lui.